

TEXTE PRESENTANT LES É UVRES REALISEES DE 1995 A 1997 PAR JACQUES BIOLLEY POUR L'ÉGLISE SAINTE-CATHERINE A SIERRE

PAR FRANÇOIS-XAVIER AMHERDT

VITRAIL SURMONTANT LA PORTE D'ENTRÉE DE L'ÉGLISE

« Stat crux, dum volvitur orbis », littéralement : « La croix demeure alors que s'agite le monde » (vitrail, largeur : 200 cm)

LA CROIX, AXE DU MONDE

■ Quand on pénètre dans une église, on laisse l'agitation du monde à l'extérieur afin de se plonger dans la contemplation du mystère à l'intérieur. La porte d'entrée marque ce passage, elle incarne ce contraste. Normal, dès lors, que le vitrail qui la surmonte fasse jouer cette opposition. Grâce aux couleurs, tout d'abord : le rouge flamboyant de la vie domine dans la moitié droite de l'œuvre et nous entraîne dans le tourbillon frénétique et chaotique des activités mondaines, si souvent vaines et éphémères ; il confine à l'incandescence du jaune lorsque l'excitation l'emporte sur la raison ; il verse dans le brun de la terre avec ses préoccupations matérielles, voire dans le noir des ténèbres quand la folie activiste nous conduit au cœur du non-sens.

Mais, comme pour le registre liturgique, où il signifie autant le sang des martyrs et du Christ que le feu de l'Esprit Saint à la Pentecôte, le rouge ne désigne pas que le chaos : il exprime l'énergie vitale du renouveau qui coule dans les veines de chaque homme lorsqu'il se laisse rejoindre par la puissance divine. A cet égard, les quelques touches rouges qui apparaissent dans la partie gauche du vitrail laissent pressentir cette interpénétration divino-humaine, dont Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est le modèle accompli.

En contraste, le bleu règne sur les deux quarts gauches de l'ensemble : harmonie et paix s'en dégagent, que rien ne semble à même de troubler ; une sérénité céleste suspend le temps et porte notre regard vers le haut.

■ Car . et c'est là le deuxième élément du contraste . , alors même que la partie bleutée nous installe dans la verticalité et la stabilité, les éléments de droite, au contraire, nous entraînent dans la furie désordonnée d'une dynamique horizontale en chute libre. Le fidèle, accablé par les soucis qui tournent et retournent dans sa tête, vient puiser dans le lieu saint l'apaisement que le Crucifié ressuscité peut lui offrir.

Le vitrail ne fait là que mettre en œuvre le contenu même de la devise latine qui l'habite : tandis que l'orbite terrestre tourne, ronde comme l'initiale de « orbis » ; tandis qu'elle fait tourner la tête aux humains au point que les lettres en sont bouleversées, et que le « s » final peut se lire dans les deux sens ; tandis que les deux « v » de « volvitur » dessinent comme le « w » d'un web, réseau infernal et virevoltant contre lequel l'humanité ne peut plus rien . le verbe est d'ailleurs au passif, pour montrer que la planète et ses habitants sont menés, presque malgré eux, par des forces qui les dépassent . ; tandis que tout bouge, la croix se tient debout (« stat »), immuable fanal d'espérance dressé au cœur des tempêtes du monde.

Et voici que le premier « t » du verbe « stat » se fait lui-même croix, un peu à l'exemple du « Tav » hébraïque qui constitue la croix de saint François d'Assise. La phrase latine s'ouvre par la même lettre que sa finale, un « s », cette fois-ci empreint de dignité

restaurée. Et le « x » final du « Crux » se met à danser en lettres dorées. Car la croix, instrument de supplice, devient source de salut pour la multitude des écrasés. Le mot « crux » domine tout le reste : sa permanence ludique et joyeuse rayonnant d'espérance l'emporte sur la désagrégation des lettres à droite qui tournoient dans l'effolement terrestre. Autant les mots « volvitur orbis » se déroulent et se mêlent dans un tourbillon infernal qui semble les aspirer et les désorganiser . si bien qu'il n'y a plus de haut ni de bas . autant les termes « stat crux » nous confortent dans la permanence de l'éternité.

Les deux « t » de « stat » se dressent à l'imitation du Christ qui s'est levé du tombeau. La croix, signe de mort, se mue en symbole de vie.

■ Et le « dum » . « pendant que » . nous rappelle la concomitance de deux réalités : notre univers est tiraillé entre les forces naturelles de destruction qui paraissent si souvent l'emporter, et la puissance salvifique qui émane du Ressuscité capable de tout transformer. Le bleu, à l'extrême droite, nous indique que l'amour triomphe malgré tout de la haine : dans la réalité la plus tourmentée subsiste toujours un espoir que l'harmonie soit rétablie.

Et surtout, l'ensemble du vitrail est traversé par un irrésistible mouvement, induit par le faisceau lumineux qui, telle une comète fulgurante, donne prodigieuse ampleur sur la gauche, réussit à pénétrer le tourbillon de droite pour le féconder et l'adoucir en une fine pointe sur la droite. La paix qui jaillit de la croix rédemptrice veut atteindre le gouffre des pulsions irrationnelles pour les « spiritualiser » et les arracher à leur inanité destructrice.

■ Le croyant qui franchit le portique d'entrée sait ainsi qu'il sera exposé au combat spirituel au plus profond de lui-même. Mais il peut venir puiser dans la prière et l'action de grâce célébrée à l'intérieur de l'édifice l'énergie vitale de la Rédemption. Le salut est déjà accompli en plénitude dans le mystère pascal ; il reste toujours à actualiser dans le cœur de chaque être, à toutes les périodes de l'histoire jusqu'à la consommation des siècles.

Quand le fidèle ressortira de l'église, il comprendra encore mieux la portée de la sentence latine : il devra retourner à ses tâches quotidiennes, il devra à nouveau affronter la menace virevoltante du chaos (« dum volvitur orbis »). Mais il sera rempli de l'Esprit jailli du cœur du Christ transpercé, et se laissera attirer vers le haut par la croix (« stat crux »).

LES QUATRE VOLETS DE L'ORGUE

(peintures à l'huile, hauteur : 320 cm pour les deux tableaux du haut, et 163 cm pour ceux du bas)

QUATRE PANNEAUX OUVERTS A LA LUMINEUSE MUSIQUE DE LA RESURRECTION

C'est lorsque les volets s'ouvrent que pénètre dans la demeure la lumière du soleil. C'est quand les panneaux de l'orgue se déploient que l'instrument répand le flux irradié de ses harmonies. La nef de l'église, ample et haute, offre une caisse de résonance somptueuse pour les accords projetés en son sein. Si généreuse que celui qui vient s'y recueillir ne peut que se laisser porter par la musique des voix et des jeux. Elle descend sur lui comme des rayons sortant de l'astre divin. De sorte qu'il se sent irrésistiblement invité à ouvrir les volets de son cœur pour que le éclat de l'Esprit s'y installe en permanence.

Lumière et son : les quatre volets de l'orgue conjuguent ces deux registres. Et c'est heureux car l'orgue, sis au fond de l'édifice, englobe visuellement un petit vitrail en ronde (un « oculus », ou « œil bienveillant de Dieu »). Les faisceaux des panneaux s'inscrivent en parallèle de la lumière dégagée par l'« oculus », et font une nouvelle fois communiquer la vie à l'extérieur avec la contemplation à l'intérieur du bâtiment.

A quoi servirait le soleil de Dieu si l'homme ne s'en laissait envahir ? Mais que serait la race humaine abandonnée à elle-même sans le cadeau de la grâce divine ?

Quatre panneaux, comme les quatre évangélistes. Quatre, chiffre de l'humanité, comme les quatre points cardinaux de la planète. L'artiste y inscrit un cycle en forme de cercle, partant du sommet à gauche vers la droite, en passant par les panneaux inférieurs, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre.

La configuration particulière de l'espace à disposition et l'étroitesse des panneaux le forcent à exprimer l'essentiel : dans les panneaux du haut, le Christ, agonisant puis lumineux, domine deux groupes de personnages ; dans les panneaux inférieurs, le temple de Jérusalem se dresse au-dessus de la cité sainte.

La symétrie entre le corps de chair et le corps de gloire est parfaite ; elle rappelle la parole de Jésus lors de l'épisode des marchands du temple (Jean 2, 13-22) : « Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai », dit le Rabbi de Nazareth. « Mais le temple dont il parlait, c'était son corps », commente l'évangéliste.

■ Jean, le quatrième évangéliste, Jean, présent avec Marie et l'autre Marie, celle de Magdala, au pied de la croix, dans le premier tableau, si sombre. Jean dont la blancheur du torse rappelle celle du corps du Crucifié, dressé, penché, hurlant. Un corps qui se fait cri, tout entier. Il expire, chargé du poids du mal, de la souffrance, de l'ignominie dont l'humanité se rend coupable. La croix est effacée, comme les stigmates pour le Ressuscité. Toutefois, elle est toujours là, invisible mais si présente. Les deux femmes pleurent, effondrées, désespérées. Elles recueillent le sang, le hurlement. Elles sont douleur avec l'homme des douleurs : « Stabat mater », la mère se tenait là, debout, digne. C'est à nouveau le verbe « stare » qui apparaît, comme dans le vitrail d'entrée (« Stat crux»). La Vierge se fait croix : toutes deux demeurent fontaines de consolation pour les enfants des hommes.

Jean représente les disciples de tous les temps, l'Église et l'humanité. Jean à genoux, les bras ouverts, pour capter la lumière, pour saisir la voix de l'innocent injustement condamné et mis à mort : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

L'obscurité règne, le voile du temple se déchire. Jésus pousse un cri sans fin. Pourtant son regard évoque déjà l'au-delà de sa souffrance ; les rais de lumière préfigurent l'au-delà de la mort. L'espérance se penche vers l'avant pour rejoindre les hommes.

■ Dans le deuxième panneau, le faisceau lumineux vient de l'autre côté car le Soleil divin englobe toute l'orbite terrestre. Le Temple, siège de la gloire du Seigneur dans l'Ancien Testament, fierté du peuple de l'Alliance, source de sécurité, est anéanti, démoli. La présence divine s'en est échappée. La cité reste coite au bord d'une étendue d'eau où se reflète son désarroi. Le ciel est ténébreux, lourd. Dieu n'est plus là. Sa miséricorde se serait-elle évanouie ? Les lamentations vont-elles perdurer au pied du mur jusqu'à la fin du monde ?

■ Et voici qu'en trois jours, sur le troisième tableau, le sanctuaire est rebâti : c'est le « troisième » temple . après l'édifice primitif et le deuxième . , construit par Hérode le Grand et rasé par les Romains. Un temple baignant dans la lumière, un sanctuaire de chair, dressé comme le Christ. Car ce temps nouveau, définitif, c'est le corps du Crucifié ressuscité, et les villes du monde entier bénéficient de sa lumière : une cité aux douze portes et douze murailles, telle que la promet l'Apocalypse ; la Jérusalem céleste où afflueront les races et les peuples de tous horizons.

■ Sur le quatrième panneau, Jésus-Christ paraît encore en croix. Mais il est transfiguré. C'est le même, et pourtant il est tout autre. La lumière qui le remplit atteint son apogée. La foule des apôtres rend grâce au corps ressuscité. Leurs bras accompagnent le mouvement de l'éclair rédempteur. Leurs gestes, eux-mêmes transfigurés, se laissent capter par le tourbillon de la grâce qui nimbe le Vivant.

■ C'est le mouvement même de la prière et de l'eucharistie qui saisit cet ensemble. Quatre tableaux qui ne font qu'un, de la désolation à la consolation, de la détresse à l'espérance, de la nuit du péché à la splendeur du pardon, de la supplication nocturne à la louange divine.

La musique de l'orgue fait tourbillonner les sentiments intérieurs et suscite un témoignage resplendissant. L'instrument transfigure en poussière d'or sonore les passions humaines les plus obscures. La couleur devient son et rejoint l'oraison. La traversée pascale de la prière pousse à l'action pour la justice et la vérité.

LES QUATRE EVANGELISTES

(pastel et gouache sur panneau, 180 x 84 cm)

LA LUMIERE DE L'INSPIRATION

De l'orgue tombe la lumière. Du ciel vient le faisceau de l'inspiration pour chacun des quatre évangélistes : dans leur intelligence et leur créativité, c'est l'Esprit qui est à l'œuvre . sans gommer pour autant leur personnalité et leur génie littéraire spécifique. Jean, Marc, Matthieu et Luc . puisque c'est dans cet ordre qu'ils sont placés dans l'église . écrivent la même histoire, celle de leur Maître et Seigneur Jésus de Nazareth. Ils bénéficient de la même illumination spirituelle. Et cependant leurs textes sont très divers parce que leur figure, leur origine, leur formation, leur tempérament, la communauté à laquelle ils s'adressent sont différents.

Folie divine de la Révélation par Incarnation : Dieu se fait homme à une époque et dans un lieu donnés. Son Fils prend chair humaine dans le ventre d'une femme d'Israël, à une période reculée de l'histoire.

De plus, Dieu se risque à révéler sa Parole éternelle par l'intermédiaire de quatre individus précis, typés, limités, aux caractéristiques bien déterminées : c'est l'universel dans le particulier. Et l'assistance de l'Esprit Saint n'efface pas ce qui constitue le propre de chacun. Dieu se dit infiniment au bout de l'humain.

JEAN LE VISIONNAIRE

■ Il y a d'abord Jean. Ainsi que Luc, situé à l'autre extrémité, il apparaît comme un penseur, un lettré à l'écriture très élaborée, symbolique et théologique, un érudit, patron des écrivains, des philosophes et des mystiques. A l'exemple des trois autres, son regard se dirige vers le centre de l'église, vers l'autel et l'ambon, là où la Parole prend corps à chaque eucharistie.

Jean est surmonté de l'aigle qui, traditionnellement, représente son aptitude à relater les vérités spirituelles et à prendre son envol au-dessus des contingences et des faiblesses humaines. Le Jean de l'Eglise Sainte-Catherine semble presque aérien : on le dirait sur la pointe des pieds, prêt à s'envoler. Du pied droit, en passant par le drapé de sa tunique jusqu'à son front, il forme comme un arc tendu vers l'avant et prêt à décrocher une flèche de vie : « Je suis le pain vivant, je suis la lumière du monde, je suis le bon berger, je suis la vigne, je suis le chemin, la vérité et la vie, je suis résurrection. » C'est le Jésus du

quatrième évangile qui se définit ainsi, en autant d'aphorismes qui permettent de saisir le mystère indicible de son identité.

Jean est vêtu de blanc, son regard porte au loin, son visage et ses épaules sont nimbés d'une auréole : c'est le visionnaire de l'Apocalypse, dont la pénétration d'esprit nous fait pressentir les choses dernières.

Le tableau fait la part belle à trois légendes tirées des Apocryphes : à gauche, celle de l'évangéliste transmuant des roseaux en or et des cailloux en pierres précieuses ; de même, le rouleau de son texte, écrit de main d'homme, devient Parole divine par la grâce de l'Esprit. A droite est évoqué son supplice à la « Porte latine » de Rome : condamné par l'empereur Domitien à être plongé dans une chaudière d'huile bouillante, Jean en sortit indemne, comme s'il avait été immergé dans une fontaine de jouvence. Enfin, tout au bas de la représentation, à droite, on distingue le calice contenant un liquide empoisonné que l'apôtre parvint à boire sans dommage après avoir fait un signe de croix sur le breuvage, au grand dam d'un prêtre d'Éphèse qui l'avait mis au défi.

Superbe association de la plus haute théologie avec la piété populaire la plus fervente . Jean est d'ailleurs aussi le protecteur des fabricants de bougies, des huiliers et des grands brûlés : les évangélistes nous parviennent lestés d'une tradition bimillénaire ; nous sommes les héritiers de générations de croyants qui y ont puisé force et inspiration au cours des siècles !

MARC LE VIGOUREUX

■ Ensuite Marc, massif et râblé comme Matthieu, les jambes solidement campées sur le sol, la poitrine vigoureuse, les mains épaisses, à l'image de son style concis, d'une belle vivacité populaire. Les deux évangélistes du milieu sont en bleu, ils font office de « piliers » inébranlables et assurent un contact direct avec les forces telluriques. Animés par la « foi du charbonnier » qui ne se perd ni en doutes, ni en subtilités, ils parlent particulièrement aux âmes simples.

Marc est coiffé d'un turban qui évoque sa prédication à Alexandrie. Il est accompagné du lion qui rugit dans le désert, au début de son évangile : « Une voix crie dans le désert », écrit-il pour désigner la prédication du vigoureux Jean-Baptiste. Et c'est le seul évangéliste qui place des bêtes sauvages aux côtés de Jésus durant les quarante jours de tentation par le démon.

Au-delà de sa robustesse apparente, Marc le farouche dégage une impression de grande bonté. Son texte est à l'image de sa stature : le plus bref des quatre, ramassé et direct, sans détails superflus et susceptible de toucher les humbles.

Le Jésus de Marc entoure de secret la mission du Messie : il ne veut pas que les foules le prennent pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire un faiseur de prodiges, un potentat terrestre apte à chasser les occupants. Et c'est seulement en filigrane que se révèle la gloire de sa divinité, à travers son visage défiguré de serviteur souffrant : il faut la proclamation du centurion romain, au pied de la croix, pour que soit reconnue son identité véritable : « Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu. » De même, notre regard est d'abord attiré vers le bas du tableau, vers les armoiries du mécène, puis vers la gueule du lion et enfin vers les mains puissantes de l'évangéliste. Ce n'est que peu à peu que nos yeux sont aspirés vers le haut pour découvrir le rai de lumière qui guide invisiblement l'esprit de l'écrivain.

MATTHIEU LE TERRIEN

■ Puis Matthieu, le collecteur d'impôts, aussi carré et robuste que Marc. Matthieu le Juif, le converti, que l'homme-ange qui le symbolise entoure et conduit. C'est par une figure humaine qu'il est représenté car lui seul fait remonter la généalogie de Jésus, le Nouvel Adam, au premier homme tiré de la terre. Matthieu le terrien, enraciné dans son peuple, dont toute l'œuvre décrit le Christ comme le Nouveau Moïse venu porter les prophéties et l'Alliance ancienne à leur aboutissement.

Il nous regarde droit dans les yeux tandis que l'ange scrute le lointain : l'évangile qui nous est destiné et qui assure le passage de l'Ancien au Nouveau Testament s'origine dans le souffle céleste de l'Esprit divin.

LUC LE UNIVERSEL

■ Enfin, quatrième personnage, l'autre lettré, Luc, vêtu doré comme Jean l'est de blanc, le seul à être assis, comme pour souligner l'intense réflexion dont est issu son écrit. On le dit peintre autant quecrivain : il aurait représenté les traits de la Vierge, ce quevoque le chevalet à gauche du tableau. C'est lui en tout cas qui met le plus en scène la mère du Seigneur et les femmes qui entouraient ce dernier durant sa vie publique.

En arrière-plan apparaît le bœuf qui lui est habituellement associé, soit à cause de la scène de la Nativité et de la crèche . qu'il est le seul à rapporter . soit à cause des sacrifices au temple auquel le corps du Christ vient se substituer à travers l'épisode de la Présentation.

Luc est saisi à l'intérieur de sa demeure, laquelle s'ouvre sur des paysages cadrés par deux fenêtres en ogive comme pour figurer l'homme de méditation, de finesse et de douceur, capable ensuite de porter son regard tendre et lucide sur la réalité extérieure. Luc, l'évangéliste de la prière et de la vie intérieure, le témoin de la miséricorde et de la joie rayonnant à l'extérieur, ouvre le message du Christ au monde grec ; son second tome décrit les Actes des Apôtres, portant l'Évangile aux limites de l'univers connu à l'époque.

■ Quatre évangélistes, quatre attributs symboliques, quatre styles d'écriture, quatre regards sur la même personne de Jésus-Christ, quatre narrations contrastées et complémentaires comme le sont les quatre tableaux qui les mettent en œuvre : Jean le théologien, porteur de la riche tradition ; Marc le frustré, témoin du serviteur glorieux ; Matthieu le repent, porte-parole de la nation juive ; et Luc le peintre, tourné vers les extrémités du monde. Il y en a pour tous, pour les intellectuels et pour les simples, pour les femmes et pour les hommes, pour les paysans et pour les scientifiques, pour les traditionnels et pour les progressistes, pour les vieillards et pour les jeunes.

LE CHEMIN DE CROIX

(Quatorze stations, en bronze, réalisées en collaboration avec Fernando Regazzo. Hauteur des personnages : 60 cm environ)

■ Il ne reste plus qu'à s'avancer vers le chœur de l'église pour emprunter le Chemin de croix en bronze, avec ses quatorze stations. Chacun de nous incarne l'un des personnages figurés de manière réaliste par l'artiste ; chacun de nous prend place dans la foule qui crie « A mort, crucifie-le ! ».

La vie, la passion et la Résurrection du Christ ne sont pas des fictions littéraires. Elles constituent des événements historiques, ancrés dans le temps tout en échappant à la saisie rationnelle et historienne. Jésus a existé avec un corps, des yeux, des mains et des pieds. Son côté a été transpercé par la lance du soldat. Son sang a été versé pour la

multitude, il a abreuvé la terre de Palestine comme autrefois celui d'Abel le Juste, en vendange à la fécondité infinie.

LE PRESOIR DE LA CROIX

(peinture à l'huile sur panneau de bois, largeur : 140 cm)

■ « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. » Cette phrase des Évangiles est à l'origine, au XIV^e siècle, d'une représentation particulière du Christ, celle du « Pressoir mystique ». Le Christ est figuré foulant le raisin dont jaillit le vin, et son sang se mêle au vin des grappes qu'il écrase.

Le thème iconographique du « Pressoir mystique », appelé aussi « Christ au pressoir » a connu une grande fortune dans l'art chrétien. Une des œuvres les plus fameuses se trouve en l'Église Saint-Etienne-du-Mont à Paris. Il s'agit d'un grand vitrail réalisé au début du XVII^e siècle. On y voit le Christ étendu sur un pressoir alors que son sang est recueilli comme fruit d'une vendange rédemptrice.

Pour réaliser cette œuvre commandée pour l'Église Ste Catherine, l'artiste a dû se confronter à un thème que l'on retrouve dans des régions fameuses pour leurs vignes. La région de Sierre en fait partie. C'est là que fut fondé en 1331, sur une colline, le couvent de Géronde. Cette maison religieuse de bernardines appartient à l'ordre cistercien. Les religieuses cultivent de longue date des vignes. C'est elles que l'on voit sur la partie gauche du tableau qui surmonte la porte latérale de l'église Sainte-Catherine.

Le Christ est étendu. L'artiste lui a donné figure, sang et larmes. Pourtant la portée du mystère transcende la figuration. Pour le percevoir, il faut le regard de l'enfant. Ou celui du croyant.

Le peintre de l'église Sainte-Catherine, homme de réflexion et de raison, sait se faire enfant pour tendre vers la foi. Ses œuvres nous invitent à faire de même.

Abbé François-Xavier Amherdt

François-Xavier Amherdt est prêtre. Il est professeur de théologie à l'Université de Fribourg. Directeur de l'Octuor vocal de Sion, il est également guitariste virtuose. Parmi ses livres : Dieu est musique et Le jour de gloire est arrivé.